

LE CHOIX DE L'ETERNITE

Sandrine ROELS

LE PREMIER JOUR...

Le premier jour de ma deuxième vie commença sans que je le sache à l'aube d'un premier janvier...

La soirée de la saint Sylvestre...

J'ai fait la fête avec des amis, enfin des potes, enfin des connaissances, des personnes que je croise au quotidien dans le bar où je travaille le soir. D'ailleurs s'amuser est un bien grand mot. Nous avons célébré avec les clients présents le passage à l'année suivante. Les commerces doivent fermer à 2 h mais en cette soirée il y a des tolérances. Alors c'est à 4h que nous avons fermé les portes, sorti quelques petites choses à grignoter et trinqué. Puis comme toute chose a une fin, nous avons nettoyé, rangé et chacun est reparti chez soi. Je ne prends pas souvent la voiture et la journée c'est en transports en communs que je rejoins le petit restaurant du centre-ville où je travaille tantôt le midi, tantôt le soir. Puis, après une petite pause, j'enchaîne, selon l'heure, sur mon deuxième boulot au bar, mais quand je finis tard dans la nuit, mon véhicule m'est précieux.

Nous habitons en périphérie de Rouen et ce n'est pas très bien desservi en dehors des heures habituelles de travail. Je perds beaucoup de temps et le chemin à pied peut être long. Parfois cela m'arrange, surtout quand mon père est là, mais lorsqu'il est en déplacement, et il l'est souvent, il y a Lucas.

Lucas, c'est mon petit frère et il a justement 17 ans aujourd'hui ! Nous avons un peu plus de 3 ans d'écart. Il est en seconde mais ce n'est pas gagné ! Il n'a jamais aimé l'école mais depuis le décès de notre maman, il s'accroche comme il peut. Moi aussi du reste.

Ma mère est morte le jour de mes 15 ans. Mes copines avaient organisé une fête. J'avais bu, un peu, comme on peut le faire, de manière insouciant, le jour de son anniversaire. Ma mère avait trouvé imprudent de me laisser rentrer seule et avait voulu venir me chercher, après quelques réprimandes bien sûr ! Sur la route un chauffard ivre l'avait fauchée dans sa 40^{ème} année. Ce jour-là j'ai décidé de ne jamais plus célébrer le jour de ma naissance. Ce jour-là j'ai dû grandir d'un seul coup.

J'étais plutôt populaire au lycée, j'avais des amis, un petit copain... Ce jour horrible : tout a basculé ! On a quitté la région parisienne pour aller vivre chez notre père dans la banlieue de Rouen. Vivre est un bien grand mot car son appartement ressemble davantage à un pied-à-terre entre deux voyages d'affaires. Lucas et moi avons dû y faire notre place. Nous avons perdu nos amis, mon petit copain n'a pas supporté l'éloignement et en toute honnêteté, à ce moment-là, tout m'était égal. Lucas a été très choqué. Il a redoublé sa 4^{ème} et est resté plus de 6 mois sans parler. Encore aujourd'hui il sait rester silencieux plusieurs jours. C'est comme s'il était au ralenti, hors de la vie à certains moments. Pourtant je le comprends. Nous n'avons pas besoin de nous parler pour nous comprendre. C'est presque magique. Mais peu de gens saisissent cela. Alors je m'occupe de lui, du ménage, des repas, des courses, ... J'ai passé mon bac, tant bien que mal et j'ai décidé de travailler. Les études, je n'en pouvais plus, je ne voyais pas mon avenir. Notre père n'était pas d'accord mais ça n'a duré qu'un temps, car de toute façon il n'est pas là souvent. Il a quitté notre mère à la naissance de Lucas. Il ne voulait pas d'enfant, deux cela faisait de trop ! Alors aujourd'hui il assume juste sa paternité malheureusement déclarée ! Pour ma part, je ne veux simplement plus être la bonne quand il nous fait l'honneur de sa présence entre deux avions. Alors oui, il paie le loyer et parfois il nous laisse quelques billets pour les

courses. Souvent il oublie les factures et je ne cesse de réclamer qu'il se fasse mensualiser mais ça aussi il oublie. Je n'ai pas le choix, je subviens à nos besoins et j'essaie de mettre de côté ce que je peux pour partir avec Lucas. Notre maman nous a laissé un peu d'argent mais pas assez pour être autonomes. J'ai hérité aussi de sa petite voiture. J'ai dû la faire réparer : cela m'a coûté cher et ça a amputé mon budget et décalé mes projets, mais j'y arriverai, j'emmènerai mon frère, quoi qu'en pense notre père...

Notre père, parlons-en. Eliott, est rentré de Dehli tard ce soir. Je sais qu'il est là, à l'appartement. Il veut nous faire croire que cette fois il n'a pas oublié l'anniversaire de Lucas ! Alors si d'habitude je ne suis pas pressée de rentrer quand Eliott est là, cette fois c'est différent. Il me tarde de donner à mon frère le dernier jeu vidéo que je lui ai acheté. Lucas et moi on se ressemble, pas physiquement mais on a le même caractère, les mêmes faiblesses, les mêmes convictions, la même sensibilité...

Je suis donc en voiture, sur la route du retour, je ressasse, laissant mon esprit divaguer. Je me regarde dans le rétroviseur. Mes longs cheveux blonds sont ternes et sans volume. Mes yeux vert-amande sont fatigués et cernés. Je me trouve très pâle dans les reflets de lumière artificielle des lampadaires mêlés à ceux d'un jour à peine naissant. Mon long visage fin me donne l'air sévère et plus âgé. Je croise des yeux l'horloge de la voiture... j'ai à peine le courage d'imaginer ce qui m'attend : mon père qui râle sur l'heure à laquelle je rentre, sur la vaisselle pas faite, sur les résultats scolaires de Lucas, sur mon boulot et ma manière de gâcher ma vie... Pourtant il n'aura rien préparé pour l'anniversaire de son fils !... C'est décidé : je vais lui concocter un super petit déjeuner !

Je suis attentive à la route, mais je dois avouer que je suis en partie occupée par les divagations de mon esprit. Quand soudain surgit une ombre noire qui file devant ma voiture. Il fait sombre j'ai été surprise. J'ai littéralement écrasé le frein. Mon cœur bat vite, très vite, trop vite.

COUP DE Foudre

L'ombre a pris la petite ruelle à droite. Je décide (enfin non je ne décide rien), je tourne et la suis... Et encore une fois je m'arrête brutalement :

Je la vois, elle est là allongée devant le nez de ma voiture... Elle ne bouge pas... Que fais-je... Je descends ? « Ce n'est pas une bonne idée » me glisse une petite voix protectrice. Je laisse le contact allumé : « idée encore moins bonne ». Je fais fi de tous mes signaux d'alerte et je m'approche même si je sais au fond de moi que c'est au-delà de toute notion de prudence.

Je me penche : c'est un homme. Il saigne. Il est d'une telle pâleur ! Sa chemise blanche est maculée de sang, ses manches sont retroussées, son col est ouvert, il ne semble pas respirer. Je cherche son pouls: rien ! Il est mort ? J'approche mon visage pour sentir son souffle et alors que je suis à quelques millimètres, il prend une profonde inspiration et ouvre grand les yeux... Je ne peux retenir un cri étouffé par sa main qu'il a précipitamment mise sur ma bouche... Je n'ai rien vu venir. Il aurait pu m'étrangler, me frapper, me trancher la gorge que je n'aurais pas même réagi. Je recule la tête précipitamment. Il me fait signe de m'avancer, il attrape délicatement mon visage qu'il approche de sa bouche et me demande d'une voix fatiguée, à peine audible :

— Peux-tu m'aider ?

D'ordinaire je suis prudente, je ne descends pas de la voiture. On raconte tant de choses sur ces gens qui vous attaquent, vous volent votre véhicule. En fait je n'aurais même pas dû tourner dans cette ruelle pour suivre cette ombre ! Et là je suis en train de l'aider à se relever et à monter dans ma voiture ! Je l'allonge à l'arrière. Il me dit de me dépêcher :

— Ils vont nous repérer et nous pourchasser. Je ne sais pas si j'ai pu prendre beaucoup d'avance. Il faut que tu partes vite.

Mais qui ? Et partir pour aller où ? Je crois comprendre que l'urgence est de quitter le quartier alors j'accélère. Je roule, je dépasse largement la vitesse autorisée, je passe les feux rouges. Une poussée d'adrénaline me rend alerte et sûre de moi. Je sens instinctivement le danger ou peut-être est-ce l'angoisse de mon passager que je ressens ? Quoi qu'il en soit je fonce, mais je fonce où ? Vers chez moi ! Mais qu'est-ce que je suis en train de faire ? Chez moi ? Et j'explique ça comment, moi ? Bon, il y a bien la cave où personne ne va plus jamais... Il n'y a pas grand-chose, quelques vieux trucs stockés, un canapé troué, une vieille lampe torche... Je vais m'y asseoir parfois pour lire au calme quand Eliott est là, mais c'est inconfortable, chargé et sombre... Finalement une bonne cachette... enfin j'espère. Car de là à imaginer y cacher un homme blessé !

C'était une évidence que je comprendrai plus tard: cet endroit est parfait pour cet inconnu et il a les ressources nécessaires pour expliquer sa présence à d'éventuels visiteurs... Il a sûrement lu cette opportunité dans mes pensées mais ce jour-là je ne me rends compte de rien, tout est confus.

J'arrive devant l'immeuble et j'essaie de faire comme d'habitude. Mais il faut emmener cet homme sans être vus de ceux qui se trouvent dans les appartements et potentiellement de toutes ces bégueules à leur fenêtre, même à cette heure ! Discrétion. Je l'assiste pour entrer, débarrasse rapidement pour lui faire de la place et l'aide à s'allonger sur le canapé miteux après y avoir attrapé la vieille lampe de poche qui heureusement fonctionne encore et un plaid pas trop sale, vestiges de mes échappées solitaires.

— Je vais vérifier que tout le monde dort et je reviens avec de quoi vous soigner.

Je prends les escaliers pour être la plus discrète possible. Heureusement on est au 1^{er}. Tout est paisible en haut. Je prends un peu de désinfectant quelques compresses, des

pansements, des serviettes, une vieille boîte d'antalgiques... bref, de quoi aider mon invité. Le tout en faisant le moins de bruit possible afin de ne réveiller personne ! Heureusement aujourd'hui c'est l'indifférence, pas la dispute ! Eliott ne m'attend pas, il dort. Lucas aussi.

Lorsque je redescends, je rentre doucement dans le box de la cave. Il est allongé sur le dos, raide et la lampe de poche que j'ai placée à côté du canapé éclaire faiblement son visage. Je n'avais pas encore pu regarder ses traits avec autant d'attention. Je ne suis pas douée pour estimer l'âge de quelqu'un, mais il doit avoir entre 25 et 30 ans. Il est grand et a de larges épaules. Il a les cheveux d'un brun clair presque surnaturel et méticuleusement coupés, avec cette petite mèche craquante sur le front ! Son visage est anguleux, sa mâchoire carrée et pourtant ses traits sont fins. Il a des pommettes saillantes et le teint lisse. Il est beau... Il est très séduisant mais qu'est-ce qu'il est pâle ! Il porte une chemise blanche et un pantalon de cuir noir plutôt serré : qui sont plutôt dans un sale état... que lui est-il arrivé ? Il semble gésir là, sur un lit de mort. Tout son corps laisse s'échapper une telle froideur ! Mais qui est-il ? Qu'est-il ? Il est si impressionnant allongé là !

Cette constatation me fait sortir de ma rêverie. La réalité revient alors à la charge... Il n'a vraiment pas l'air bien ! Dois-je appeler les secours ? Dois-je l'emmener à l'hôpital ?

Il ouvre les yeux. Ses sourcils sont froncés, il semble souffrir. Je lui propose d'appeler un médecin ou au moins de regarder ses blessures, mais il refuse. Je l'aide juste à enlever sa chemise et je me sens rougir. Sa peau est si froide. Mais que lui a-t-on fait. Son dos est rempli de petits trous qui saignent doucement. On peut voir de fins traits d'un liquide rouge où se mêlent des traces blanchâtres. C'est horrible, cela ressemble à de la torture !

— J'ai juste besoin de repos... J'irai mieux demain... Il faut que tu sortes et que tu me laisses seul...

J'ouvre la bouche pour opposer un refus, donner des recommandations : il devrait se faire soigner... mais un doigt sur mes lèvres, il me dit :

— Va-t'en ! Vite !

Je ne sais pourquoi, l'instinct de survie peut-être, je quitte la pièce précipitamment après avoir déposé les quelques médicaments pour la douleur trouvés dans la salle de bain, sur l'accoudoir du canapé. Je monte me coucher, une heure ou deux, avant que tous se lèvent... sans trouver le sommeil ! Par les petits espaces du volet je vois le jour se lever complètement. Les heures sont longues lorsque Morphée ne vous emmène pas avec lui ! J'ai passé mon temps à écouter, à guetter : un bruit, un appel, un mouvement, quelque chose d'anormal, à écouter le silence, à découvrir la pénombre et le jour qui reprend ses droits. J'entends du mouvement dans l'appartement et l'anxiété prend place... et si Eliott allait dans la cave ? Non il ne le fait jamais ! Mais si là il y allait quand même ? Et si j'avais mal fermé la porte d'entrée ! Et s'il entendait un bruit ! Et s'il se posait des questions !

Que ferait-il face à cet inconnu, de surcroît blessé ? ! En même temps il dormait ce matin quand je suis rentrée... Je ne sais même plus quelle heure il était ! Quoi qu'il en soit je n'allais quand même pas le réveiller pour lui dire que j'avais amené un inconnu blessé à la maison ! Si ? !

Je vais me lever comme d'habitude et faire ma toilette, Lucas me suivra à la salle de bain et Eliott aussi... tout le monde se préparera comme n'importe quel... jour férié ! Mince c'est un jour férié ! Aucune chance qu'Eliott reparte aujourd'hui ! Ni que Lucas aille normalement au lycée ! Ça y est, je panique ! Ma respiration s'accélère, je sens la chaleur m'envahir, vite une solution, il me faut un plan B... voyons voir...

L'appartement se réveille tout doucement : mon père prend mon angoisse pour de la mauvaise humeur : je ne le détrompe pas, je n'ai pas envie de discuter, de m'expliquer. J'attends un petit moment puis je propose d'aller marcher un peu: les éloigner le plus possible de cette pièce, de cet homme ! Le beau petit déjeuner prévu est remplacé par un truc rapide et j'arrive à

entraîner les deux vers la perspective d'un chocolat pour nous et d'un vin chaud pour Eliott au centre de Rouen. Je profite d'une courte absence pour aller déposer un café dans la cave, sans être vue...

C'est avec appréhension que je m'approche du canapé... Il est toujours aussi pâle, il ne semble pas avoir bougé d'un cheveu ! Comme dans la ruelle il ouvre les yeux subitement et inspire un grand coup : comme dans la ruelle je crie et je recule.

— Je ne suis pas mort, dit-il avec un léger sourire. Partez vous promener, j'ai encore besoin de me reposer, de me soigner.

Et il me fait signe qu'il ne veut pas du café qui s'est un peu répandu dans la sous-tasse suite à mon mouvement de surprise.

— Je reviens vous voir dans l'après-midi, allez vous servir dans le réfrigérateur durant notre absence si vous avez besoin.

J'accompagne mes paroles de mon double de clés que je pose près de la tasse. Mais il semble déjà s'être assoupi. Je lui dis quand même que j'ai laissé un café à ses côtés mais de toute évidence il lui faudrait bien plus qu'un café...